

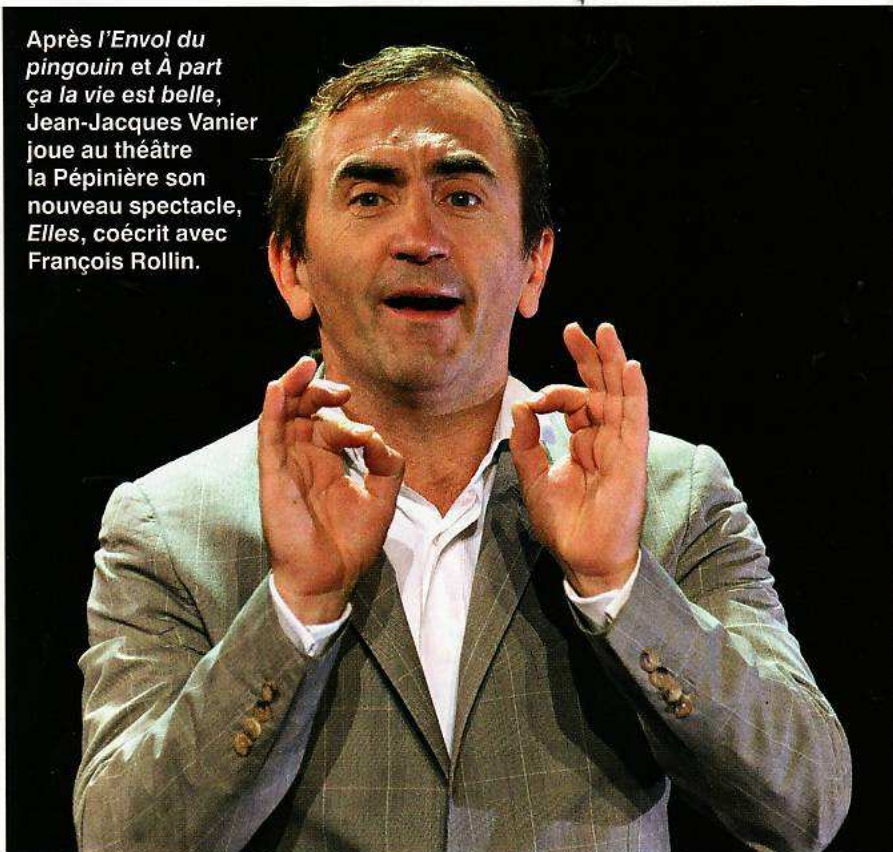


J'AURAI DÛ

PAR GÉRARD MILLER Ils sont connus, aimés, souvent puissants, parfois craints. Mais quel regard portent-ils sur eux-mêmes ?



Après *l'Envol du pingouin* et *À part ça la vie est belle*, Jean-Jacques Vanier joue au théâtre la Pépinière son nouveau spectacle, *Elles*, coécrit avec François Rollin.



BERNÔTE FANTON / WINDSPECTACLE

JEAN-JACQUES VANIER

« JE SUIS DEVENU ADULTE TRÈS TARD »

Dans la vie, est-ce que vous vous posez autant de questions que votre personnage s'en pose sur scène ?

Autant, mais j'ai l'impression que c'est comme ça pour tout le monde. La vie est faite de questionnements, même si, avec ou sans réponse, chacun n'en continue pas moins d'avancer.

Et vos spectacles vous aident à acquérir quelques points de certitude ?

Oui, ils m'aident à saisir des réponses que je n'ai pas encore trouvées dans la vie. Moi qui suis devenu adulte très tard, *l'Envol du pingouin*, où je parlais notamment de l'enfance, m'a aidé à devenir plus responsable.

Quand j'ai commencé à écrire le spectacle suivant, comme nouveau père, j'étais rattrapé par l'angoisse de la mort. J'en ai fait quelque chose de plutôt drôle, qui m'a aidé à me libérer et à vivre mieux le passage à la paternité. Mon troisième spectacle vient juste de commencer, je ne sais pas encore ce qu'il va m'apporter ! Mais si je l'ai voulu, c'était qu'il était essentiel pour moi, aujourd'hui, de parler du rapport homme-femme et en particulier de l'amour.

À la différence des humoristes, ce qui est essentiel pour vous, ce n'est donc pas avant tout de faire rire ?

Non, avant d'essayer d'être drôle, je veux être concerné par ce que je

raconte. Ma recherche, c'est d'aborder des sujets qui me touchent et me préoccupent à l'instant où je me plonge dans l'écriture. Avec ça, me semble-t-il, je fais des spectacles simplement humains et après, sur scène, j'essaie de les rendre le plus vivants possible.

Vous n'en faites pas moins rire votre auditoire et les commentateurs sont unanimes à saluer ce qu'ils appellent votre humour « lunaire ».

C'est curieux, je ne me sens pas du tout lunaire mais, au contraire, très impliqué dans la vie, dans la mienne, dans celle des gens que j'observe. Il faut croire que ce trait de personnalité m'échappe complètement. Comme m'échappe le fait que je parlerais lentement ! Je ne m'en rends pas compte, je le ressentirais même plutôt comme un défaut que j'aimerais bien rectifier.

De vous, on dit aussi, souvent, que vous êtes « gentil ». Ça, c'est un trait que vous acceptez ?

Plutôt, oui. Je glisse ici et là quelques petites méchancetés, mais c'est vrai que je suis quelqu'un d'intrinsèquement gentil. Dans mes spectacles, c'est moi qui suis tourné en dérision, c'est mon personnage qui glisse sur les peaux de banane. Je me suis toujours contenté de mettre en scène mes faiblesses, mes échecs, mes fantasmes, dans l'espoir que ça résonne chez le public et que ça le fasse rire.

Est-ce que, dans votre carrière, il y a des occasions que vous avez manquées ?

Je n'ai pas d'amertume, mais il y en a. Par exemple, quand Laurent Ruquier, avec qui j'avais travaillé à France Inter, est passé à la télé, je n'ai pas suivi le mouvement. La perspective d'être aussi exposé me mettait mal à l'aise et j'ai préféré me cacher pour travailler plus discrètement. Je trouve ça dommage pour moi quand on fait ce métier-là. Mais bon, ça, j'ai réussi à m'en débarrasser. ●